

Dictée visio du lundi 12 avril : texte de Maupassant

Monsieur Caravan (extrait de « En famille ».1891. La maison Tellier)

[https://fr.wikisource.org/wiki/La_Maison_Tellier_\(recueil,_Ollendorff_1891\)](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Maison_Tellier_(recueil,_Ollendorff_1891))

Le tramway de Neuilly venait de passer la porte Maillot et il filait maintenant tout le long de la grande avenue qui aboutit à la Seine. La petite machine, **attelée** à son wagon, cornait pour écarter les obstacles, crachait sa vapeur, **haletait** comme une personne **essoufflée** qui court ; et ses pistons faisaient un bruit précipité de jambes de fer en mouvement. La lourde chaleur d'une fin de journée d'été tombait sur la route d'où s'**élevait**, bien qu'aucune brise ne **soufflât**, une poussière blanche, crayeuse, opaque, **suffocante** et chaude, qui se collait sur la peau moite, emplissait les yeux, entraînait dans les poumons.

Des gens venaient sur leurs portes, cherchant de l'air.

Les glaces de la voiture étaient baissées, et tous les rideaux **flottaient**, agités par la course rapide. Quelques personnes seulement occupaient l'intérieur (car on préférait, par ces jours chauds, l'impériale ou les **plates-formes**). C'étaient de grosses dames aux **toilettes farces**, de ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la distinction dont elles manquent par une dignité intempestive ; des messieurs las du bureau, la figure jaunie, la taille tournée, une épaule un peu remontée par les longs travaux courbés sur les tables. Leurs **faces inquiètes** et **tristes disaient** encore les soucis domestiques, les incessants besoins d'argent, les anciennes espérances définitivement déçues ; car tous appartenaient à cette armée de pauvres diables râpés qui végètent économiquement dans une chétive maison de plâtre, avec une plate-bande pour jardin, au milieu de cette campagne à **dépotoirs** qui borde Paris.

Tout près de la portière, un homme petit et gros, la figure bouffie, le ventre tombant entre ses jambes ouvertes, tout habillé de noir et décoré, causait avec un grand maigre d'aspect débraillé, vêtu de coutil blanc très sale et coiffé d'un vieux panama. Le premier parlait lentement, avec des hésitations qui le faisaient parfois paraître bègue ; c'était M. Caravan, commis principal au ministère de la marine. L'autre, ancien officier de santé à bord d'un bâtiment de commerce, avait fini par s'établir au rond-point de Courbevoie où il appliquait sur la misérable population de ce lieu les vagues connaissances médicales qui lui restaient après une vie aventureuse. Il se nommait Chenet et se faisait appeler docteur. Des rumeurs couraient sur sa moralité.

M. Caravan avait toujours mené l'existence normale des bureaucrates. Depuis trente ans, il venait invariablement à son bureau, chaque matin, par la même route, rencontrant, à la même heure, aux mêmes endroits, les mêmes figures d'hommes **allant** à leurs affaires ; et il s'en retournait, chaque soir, par le même chemin où il retrouvait encore les mêmes visages qu'il avait **vus** vieillir.

Tous les jours, après avoir acheté sa feuille d'un sou à l'encoignure du faubourg Saint-Honoré, il allait chercher ses deux petits pains, puis il entraînait au ministère à la façon d'un coupable qui se constitue prisonnier ; et il gagnait son bureau vivement, le cœur plein d'inquiétude, dans l'attente éternelle d'une réprimande pour **quelque négligence** qu'il aurait **pu commettre**.

Rien n'était jamais venu modifier l'ordre monotone de son existence ; car aucun événement ne le touchait en dehors des affaires du bureau, des avancements et des gratifications. Soit qu'il **fût** au ministère, soit qu'il **fût** dans sa famille (car il avait épousé, sans dot, la fille d'un collègue), il ne parlait jamais que du service. Jamais son esprit **atrophie** par la besogne abêtissante et quotidienne n'avait d'autres pensées, d'autres espoirs, d'autres rêves, que ceux relatifs à son ministère. Mais une amertume gâtait toujours ses satisfactions d'employé : l'accès des commissaires de marine, des ferblantiers, comme on disait alors à cause de leurs galons d'argent, aux emplois de sous-chef et de chef ; et chaque soir, en dînant, il argumentait fortement devant sa femme, qui partageait ses haines, pour prouver qu'il est **inique** à tous égards de donner des places à Paris aux gens destinés à la navigation.

Il était vieux maintenant, n'ayant point senti passer sa vie, car le collège, sans transition, avait été continué par le bureau, et les pions, devant qui il tremblait autrefois, étaient aujourd'hui remplacés par les chefs qu'il redoutait effroyablement. Le seuil de ces despotes en chambre le faisait frémir des pieds à la tête ; et de cette continuelle épouvante il gardait une manière gauche de se présenter, une attitude humble et une sorte de bégaiement nerveux.

Il ne connaissait pas plus Paris que ne le peut connaître un aveugle conduit par son chien, chaque jour, sous la même porte ; et s'il lisait dans son journal d'un sou les événements et les scandales, il les percevait comme des contes fantaisistes inventés à plaisir pour distraire les petits employés. Homme d'ordre, réactionnaire sans parti déterminé, mais ennemi des « nouveautés », il passait les faits politiques que sa feuille, du reste, défigurait toujours pour les besoins payés d'une cause ; et quand il remontait tous les soirs l'avenue des Champs-Élysées, il considérait la foule houleuse des promeneurs et le flot roulant des équipages à la façon d'un voyageur dépaycé qui traverserait des contrées lointaines.

VOCABULAIRE :

Les toilettes farces : Étymologie

(Nom 1) (XIII^e siècle)^L Du latin *farsa*, participe passé féminin substantivé de *farcire* qui donne *farcir*, *farci* ; ce participe passé faisait *fars* au masculin en ancien français.

(Nom 2) Sens particulier de *farce*, « parce que c'était, ou, comme la farce de la cuisine, quelque chose de mélangé et d'agréable, c'est-à-dire une espèce de revue de sujets divers, ou une pièce farcie. »

✓ Nom commun

farce \faks\ féminin

1. (Cuisine) Hachis d'ingrédients épicés que l'on introduit dans le ventre vidé de ses entrailles de l'animal destiné à être cuit entier, ou dans un organe creux d'un animal, dans les pâtés, etc.
 - Bourrer une dinde de **farce** et de marrons.
 - En effet, beaucoup d'entre nous l'avons remarqué, le meilleur dans l'escargot à la bourguignonne, c'est sa merveilleuse **farce** aillée. — (site francevegetalienne.fr)

✓ Adjectif

-
1. Qui est drôle, comique, qui inspire le rire, la moquerie.
 - C'étaient de grosses dames aux toilettes **farces**, de ces bourgeoises de banlieue qui remplacent la distinction dont elles manquent par une dignité intempestive. — (Guy de Maupassant, *En famille*, dans *La maison Tellier*, 1891, réédition Le Livre de Poche, pages 125-126)
 - Le père Noël se moquait bien de son foie et des clins d'œil complices qu'ils échangeaient tous, d'un air **farce**. — (Hervé Bazin, *Chapeau bas*, Seuil, 1963, Le Livre de Poche, page 142)

farce \fars\ féminin

1. Pièce de théâtre bouffonne.

- *PHILISTION, de Magnésie, poète mimique, ou compositeur de farces, vivoit à Rome peu après Horace.* — (Louis Moréri, *Le grand dictionnaire historique, ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée & profane*, édition revue et refondue par Étienne François Drouet & Claude Pierre Goujet, Paris : Les Libraires associés, 1759, vol.8, p.291)
- *Le drame bouffon, la farce, appartiennent plus en propre au Moyen Âge, mais encore ici il y a un certain rapport de filiation entre les acteurs des tréteaux du moyen âge et les derniers histrions de l'Antiquité.* — (Jean-Jacques Ampère, *Vue générale de la littérature française au moyen âge*, Revue des Deux Mondes, vol. 7, Adolphe Wahlen et C^{ie}, Bruxelles, 1839)
- *Ces conflits-ci, les sujets préférés de la farce, se posent en général d'un point de vue entièrement masculin, où la femme n'entre que comme élément gêneur.* — (Konrad Schoell, *La farce du quinzième siècle*, 1992)

2. Comique bas et grossier qui est propre aux farces.

- *Entre la poire et le fromage Bianchon arriva, par d'habiles préparations, à parler de la messe, en la qualifiant de momerie et de farce.* — (Honoré de Balzac, *La Messe de l'athée*,)
- *Cet auteur comique tombe souvent dans la farce.*

3. Blague, action qui a quelque chose de plaisant, de bouffon ou de ridicule.

- *Le Pacha ne put retenir son sourire devant ces farces enfantines. Il reprit son expression la plus sévère pour admonester les deux femmes.* — (Out-el-Kouloub, *Zaheira*, dans « Trois contes de l'Amour et de la Mort », 1940)

4. (Par extension) Tour plaisant joué à quelqu'un.

- *Il aime à faire des farces aux gens.*

Orthographe lexicale :

- **Atteler** : la plupart des mots qui commencent par at... s'écrivent avec 2 t
Ex : attrouper, attention,
Certains mots, et leurs dérivés, s'écrivent cependant **AT**. C'est le cas pour **atelier**, **athée**, **athlète**, **athénée** (= lycée en Belgique), **atlas**, **atome** et les verbes **atrophier** et **atermoyer** (+ les mots de leurs familles).

Le verbe atteler prend 2l au cours de la conjugaison devant un e muet :

Ex : J'**attelle**, tu **attelleras** mais nous **attelons**, vous **atteliez**

- **Essouffler**, **insuffler**, **souffler**,
- **suffoquer** :
1370 « faire perdre la respiration ou la rendre difficile »
1672, 15 janv. « étonner vivement » (Mme de Sévigné)
Suffocation : suffoquant (p présent) suffocant (adj verbal)

FICHE : Pluriel des noms composés

- ✓ Orthographe traditionnelle

Rappel : qu'est-ce qu'un nom composé ?

Comme son nom l'indique, un *nom composé* est un *nom* qui est *composé* de deux mots ou plus. Ces mots, généralement unis par un trait d'union, forment un nouveau mot doté d'un nouveau sens : *amour-propre* (ego), *cul-blanc* (nom d'oiseau), *sur-le-champ* (immédiatement). Ôtez le trait d'union, vous obtenez tout autre chose puisque chaque terme « vit » indépendamment ou est qualifié par l'autre.

- ✓ Rectifications orthographiques : Certains mots composés (en particulier ceux contenant un préfixe, les onomatopées et les mots d'origine étrangère) peuvent s'écrire en un seul mot et sans trait d'union.

Exemples : *contrepied*, *entretemps*, *extraterrestre*, *tictac*, *weekend*, *portemonnaie* (sur le modèle de *portefeuille*).

Comment les accorder ?

Règle générale : Dans les noms composés (comme ailleurs), les verbes, adverbess et prépositions ne prennent jamais de « s ». Seuls les noms et les adjectifs sont susceptibles de prendre la marque du pluriel.

Détaillons à présent chaque cas.

Cas n° 1 : nom + nom

En général, chaque **nom** est au **pluriel**.

Exemples : des *balais-brosses*, des *chiens-loups*, des *oiseaux-mouches*.

> Exceptions : des *années-lumière*, des *chefs-d'œuvre*, des *timbres-poste*.

Cas n° 2 : adjectif + nom

En général, chaque **mot** est au **pluriel**.

Exemples : des *beaux-frères*, des *coffres-forts*, des *ronds-points*.

> Exceptions :

– quand le premier élément se termine par -o, il est invariable. Exemples : des *auto-écoles*, des *Franco-Canadiens*, des *micro-ondes*.

– dans les mots composés avec *demi*, le premier élément reste invariable. Exemples : des *demi-journées*, des *demi-baguettes*.

– l'adjectif *grand* peut prendre ou non la marque du pluriel (mais pas celle du féminin). Exemples : des *grands-mères/des grand-mères* ; des *grands-voiles/des grand-voiles*.

Cas n° 3 : verbe + nom

Le **verbe** reste **invariable**. Traditionnellement, le **nom** est au **singulier** ou au **pluriel selon le sens**.

a) au singulier : des *abat-jour* (car ils tamisent *le* jour), des *gratte-ciel* (ils sont si hauts qu'on dirait qu'ils grattent *le* ciel) des *porte-parole* (car ils portent *la* parole, *une* parole),

b) au pluriel : des *porte-serviettes*, des *sèche-cheveux*, des *tire-bouchons*. En effet, ces *tire-bouchons* retireront plusieurs bouchons au cours de leur carrière !

- ✓ Rectifications orthographiques : le **nom** peut se mettre systématiquement au **pluriel** ! Il est donc possible d'écrire des *abat-jours*, des *gratte-ciels*, des *porte-paroles*. À l'inverse, le nom pluriel *sèche-cheveux* devient *sèche-cheveu* au singulier (pour utilisateur patient) !

Cas n° 4 : verbe + verbe

Les verbes restent **invariables**.

Exemples : des *savoir-vivre*, des *va-et-vient*, des *faire-valoir*, des *laissez-passer*.

Cas n° 5 : adjectif + adjectif

Chaque **adjectif** est au **pluriel**.

Exemples : des *clairs-obscur*s, des *sourds-muets*, des *roulés-boulés*.

Cas n° 6 : adverbe ou préposition + nom

Seul le **nom** se met au **pluriel**.

Exemples : des *à-côtés*, des *en-têtes*, des *arrière-boutiques*.

Cas n° 7 : nom + préposition + nom

Seul le **premier nom** prend la marque du **pluriel**.

Exemples : des *arcs-en-ciel*, des *nids-de-poule*, des *chefs-d'œuvre*.

Exceptions : des *pot-au-feu*, des *rez-de-chaussée*, des *tête-à-tête*.

Cas n° 8 : phrases lexicalisées

Elles sont généralement **invariables**.

Exemples : des *va-t-en-guerre*, des *sot-l'y-laisse*, des *je-ne-sais-quoi*.

Gare aux homographes

Attention aux homographes appartenant à des catégories grammaticales différentes et obéissant à des règles différentes. Dans le pluriel *des portes-fenêtres*, l'élément *portes* est le pluriel du nom *porte*, et le tout s'analyse comme « des portes qui sont aussi des fenêtres », mais, dans *des porte-bagages*, le premier élément est la forme conjuguée du verbe *porter* et le tout s'analyse comme « des dispositifs qui portent des bagages ». Dans ces noms composés du type *verbe-nom*, la règle d'écriture du pluriel veut que l'élément verbal soit invariable.

Voici quelques paires d'exemples où le premier élément du nom composé est un nom (colonne de gauche) ou un verbe (colonne de droite) :

PREMIER ÉLÉMENT = NOM

pluriel

des portes-fenêtres

des grilles-écrans

PREMIER ÉLÉMENT = VERBE

invariable

des porte-bagages

des grille-pains

Il existe une série de paires de noms composés synonymes où l'on a le choix, pour le premier élément, entre le nom *appui* et le verbe conjugué homophone *appuie*. La même règle s'applique : le premier élément varie en nombre si c'est un nom, mais est invariable si c'est un verbe. *des appuis-bras* (= pour les bras), mais *des appuie-bras*

: Attention aussi à l'homographie entre certains noms et certains préfixes invariables. Ne pas confondre le nom *micro* (« microphone ») et le préfixe *micro-* (« petit »). Un *micro-casque* n'est pas un minuscule casque, mais un dispositif qui combine en un tout un micro et un casque d'écoute. La forme plurielle s'écrit en conséquence :

des micros-casques (*micro* = nom), mais *des micro-instructions* (*micro* = préfixe)

L'auteur : Guy de Maupassant (1850-1893)

1. LA VIE DE MAUPASSANT

1.1. LA JEUNESSE : QUAND « LE TALENT EST UNE LONGUE PATIENCE »

Né le 5 août 1850 au château de Miromesnil, Tourville-sur-Arques, près de Dieppe.

Le père de Maupassant, hobereau galant préférant la vie parisienne au paisible manoir normand, se sépare de sa femme en 1859. Resté à Étretat avec sa mère, le jeune Guy joue avec les petits paysans : son premier contact avec la nature est heureux et il ne l'oubliera jamais. Celui qu'il a avec la société l'est moins : la vie d'un collège religieux - le petit séminaire d'Yvetot, où Maupassant entre en 1863 - convient mal à un adolescent habitué à une certaine liberté de mouvement et de pensée. Le jeune homme fugue, écrit des satires contre ses professeurs, se fait renvoyer. Il termine sa scolarité au lycée de Rouen, où il a pour correspondants le poète Louis Bouilhet et, surtout, Gustave Flaubert, ami d'enfance de sa mère.

Alors qu'il entreprend des études de droit à Paris, Maupassant est réquisitionné en 1870 pour combattre les Prussiens. Attaché à l'intendance et manquant d'être fait prisonnier pendant la débâcle, il quitte l'armée en 1871. L'année suivante, il obtient un emploi au **ministère de la Marine**.

Il se met alors à écrire. Flaubert rature ses essais, lui fait reprendre sans cesse son travail de correction et ne l'autorise pas encore à publier. Le dimanche, Maupassant oublie sa morne vie quotidienne et va canoter sur la Seine. Cette vie durera dix ans, marqués par la fréquentation des « mardis » de Mallarmé, par les signes précoces d'une maladie, la syphilis, qui ira en s'aggravant, et surtout par l'amitié intransigeante de Flaubert, « sorte de tutelle intellectuelle », grâce auquel le jeune élève se forge un style limpide et sans redondance.

1.2. UN VIVEUR, ET UN CONTEUR HORS PAIR.

En 1880, Maupassant, faux novice donc en écriture, participe au recueil des Soirées de Médan qui regroupe notamment, sur un thème commun - la guerre de 1870 -, des textes de Zola et de Huysmans. Il y publie Boule de suif, sa seule contribution au naturalisme : c'est aussitôt le succès. *Des vers*, un recueil poétique, échoue la même année ; désormais Maupassant se consacre à la prose. Il accepte les propositions financièrement séduisantes des journaux et collabore essentiellement au *Gaulois* et au *Gil Blas*.

Abandonnant le ministère en 1880, il partage sa vie entre les mondanités, d'innombrables aventures féminines, les croisières (à bord de son yacht le *Bel-Ami*) et les voyages - en

Corse (1880), en Algérie (1881), en Italie (1885 et 1889), en Angleterre (1886) et en Tunisie (1888).

Parallèlement, Maupassant édifie une œuvre importante :

- plus de trois cents contes qu'il réunit en une quinzaine de recueils (*la Maison Tellier*, 1881 ; *les Contes de la bécasse*, 1883 ; *Miss Harriet*, 1884 ; *la Petite Roque*, 1886) ;
- des romans (*Une vie*, 1883 ; *Bel-Ami*, 1886 ; *Mont-Oriol*, 1887 ; *Pierre et Jean*, 1888 ; *Fort comme la mort*, 1889 ; *Notre cœur*, 1890) ;
- deux cents chroniques, qui font de lui un des plus importants journalistes littéraires de son temps ;
- des nouvelles (*le Horla*, 1887) - sans compter les journaux de voyage (*Au soleil*, 1884 ; *Sur l'eau*, 1888 ; *la Vie errante*, 1890) et quelques pièces de théâtre (*Histoire du vieux temps*, 1879 ; *Musotte*, 1891 ; *la Paix du ménage*, 1893).

Maupassant fait même œuvre de théoricien dans son étude *le Roman* (qui constitue une sorte de préface de *Pierre et Jean*), où il définit son esthétique, fondée sur une observation minutieuse qui ne refuse cependant pas une interprétation personnelle : « Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. »

1.3. PLONGÉES DANS L'ANGOISSE

Influencé par les contes fantastiques de Hoffmann et de Poe, Maupassant est hanté par le démon de la peur (*le Horla*). Ayant suivi les cours de **Jean-Martin Charcot**, il étudie si bien les diverses aberrations de l'esprit qu'on dira qu'il brosse dans ses contes un tableau complet de nosographie psychiatrique. Ses personnages partagent le goût de la solitude et de la nuit et apparaissent comme des sages désenchantés et sereins que l'angoisse va lentement ravager.

Les angoisses de Maupassant sont cependant bien réelles : souffrant de migraines nerveuses et de la syphilis, abusant de l'éther pour combattre ses maux de tête, l'écrivain alterne périodes de grande fatigue et dépressions. À partir de 1891, il cesse d'écrire, en proie à des hallucinations visuelles qui le conduisent à la folie. Il tente de se trancher la gorge une nuit de janvier 1892, sur son yacht à Cannes.

À Paris, Mme de Maupassant est informée de la situation. Elle consulte aussitôt le célèbre psychiatre Émile Blanche. Ce dernier juge nécessaire de faire venir l'écrivain à Paris pour l'interner, à Passy, dans sa clinique où Gérard de Nerval avait déjà séjourné 40 ans plus tôt. Blanche envoie à Cannes un infirmier musclé qui prend en charge Maupassant et lui passe une camisole de force. Avant de le mettre dans le train, on lui fait longuement contempler son yacht, dans l'espoir d'un hypothétique et bénéfique choc psychique... Finalement, le 7 janvier 1892, Maupassant est hospitalisé dans la chambre 15 de la clinique de Passy. Ce sera son seul univers jusqu'à sa mort 18 mois plus tard.

Les dernières semaines, Maupassant reste inerte, couché ou secoué de sinistres crises d'épilepsie. Il sombre dans le coma et meurt seul le 6 juillet 1893 à moins de 43 ans, sans la présence d'amis ou de famille. Son père et sa mère, qui ne sont pas venus le voir, une seule fois, à la clinique, ne se dérangeront pas pour ses obsèques. Ainsi finit Maupassant qui avait

prophétisé: "Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore et j'en sortirai comme un coup de foudre".

Chez **Maupassant**, en plus de la syphilis, des facteurs familiaux ont pu favoriser la folie : son **frère** Hervé, de six ans son cadet, fut interné dans un asile psychiatrique, sa mère souffrait d'une **maladie** congénitale affectant le système visuel et son père fut victime d'une attaque cérébrale

2. L'ŒUVRE DE MAUPASSANT

2.1. LES ÉTAPES D'UNE QUÊTE

FLAUBERT, LE MAÎTRE

Alors qu'il est déjà célèbre, Maupassant revient sur le début de sa carrière. C'est l'occasion pour lui de reconnaître sa dette à l'égard de Gustave Flaubert, tant sur le plan humain qu'artistique.

« Pendant sept ans je fis des vers, je fis des contes, je fis des nouvelles, je fis même un drame détestable. Il n'en est rien resté. Le Maître lisait tout, puis le dimanche suivant, en déjeunant, développait ses critiques et enfonçait en moi, peu à peu, deux ou trois principes [...] : « Si on a une originalité, disait-il, il faut avant tout la dégager ; si on n'en a pas, il faut en acquérir une. » » (*le Roman*, texte en exergue de Pierre et Jean, 1888). Car la littérature est un dépassement, un véritable sacrifice : l'écrivain doit savoir rejeter tout ce qui ne lui est pas propre.

POÉSIE, THÉÂTRE, ROMAN

La publication de Boule de suif, dans le recueil collectif des Soirées de Médan (1880), marque l'aboutissement d'une première période. Maupassant trouve une tonalité singulière, celle du conteur. Son engagement dans la forme littéraire de la nouvelle paraît d'autant plus définitif qu'elle lui permet en fait de recycler une part essentielle de ce qu'il a appris dans ses essais poétiques et au théâtre. L'écrivain désormais renonce à ajuster des rimes et des strophes, à construire des pièces.

Mais il développe un accent lyrique dans la description des paysages, il cisèle des dialogues et fonde la fiction romanesque sur une succession de courtes scènes.

2.2. DU NATUREL AU SURNATUREL

RÉALISME

L'influence de Flaubert a été déterminante quant à la vocation de Maupassant. Elle est aussi très grande à travers la vision et l'approche désabusée du monde, caractéristique de l'aîné et que son cadet lui emprunte. Flaubert révèle à Maupassant les ridicules de la société bourgeoise contemporaine, devant lesquels l'artiste n'a d'autre choix que d'observer et de raconter, d'être celui « qui fouille et creuse le vrai tant qu'il peut » (Lettre de Gustave Flaubert à Louise Colet, 16 janvier 1852).

Dès lors, le pessimisme de Maupassant apparaît lié à sa méthode comme écrivain, tout en reflétant les mouvements intimes de sa conscience. Dans son œuvre, le panorama de la détresse humaine se transforme à mesure que l'auteur appréhende sa propre capacité à comprendre ses semblables, à les dénoncer ou à leur pardonner.

La froide observation, caractéristique du réalisme des premiers textes (La Maison Tellier, 1881 ; Mademoiselle Fifi, 1882), semble s'atténuer lorsque Maupassant ressent les premiers signes de la maladie. « La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit », fait-il conclure à Jeanne de Lamare, l'héroïne de son roman Une Vie (1883).

SCEPTICISME : L'INFLUENCE DE SCHOPENHAUER

Maupassant admet que la volonté des hommes se plie à une fatalité qui lui est supérieure, suivant le principe d'une illusion universelle. Ainsi reprend-t-il assez explicitement la doctrine formulée par Schopenhauer - dont l'ouvrage majeur, *Le monde comme volonté et représentation* paraît dans une traduction française en 1885.

Dans une nouvelle, l'écrivain raconte une veille imaginaire auprès du cadavre du philosophe allemand : « Il a renversé les croyances, les espoirs, les poésies, les chimères, détruit les aspirations, ravagé la confiance des âmes, tué l'amour, abattu le culte idéal de la femme, crevé les illusions des cœurs, accompli la plus gigantesque besogne de sceptique qui ait jamais été faite » (*Auprès d'un mort*, 1883).

SOUVENIRS DE FOLIE

Le sentiment du néant, s'il naît chez Maupassant d'une déception infligée par les autres et l'univers extérieur, se retourne finalement contre celui qui l'éprouve. La solitude conduit le personnage principal du Horla (1887) à douter de sa propre existence, suivant un processus de dédoublement dont l'écrivain peut avoir observé les progrès sur lui-même.

L'angoisse de la mort s'impose finalement comme un thème dominant et qui résume les autres, de la hantise du vice féminin à la piété pour les êtres faibles (*Miss Hariett*, 1884), de la fascination de la débauche à la dénonciation de l'hypocrisie (Bel-Ami, 1885).